

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 50 (1996)

Heft: 4: Jubiläumsausgabe zum fünfzigjährigen Bestehen der Asiatischen Studien = En l'honneur du cinquantenaire des Études Asiatiques

Artikel: Vivre le temps dans le Japon moderne : l'exemple de Kobayashi Hideo (1902 - 1983)

Autor: Ninomiya, Masayuki

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-147287>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VIVRE LE TEMPS DANS LE JAPON MODERNE: L'EXEMPLE DE KOBAYASHI HIDEO (1902-1983)

NINOMIYA Masayuki

En 1872, le Japon entre en une nouvelle époque du point de vue de l'organisation du temps. Il abandonne officiellement le calendrier lunaire et adopte le calendrier grégorien. Désormais, la semaine de sept jours marquera la vie quotidienne; une journée divisée en 24 heures strictement égales s'appliquera à la vie sociale et individuelle; elle remplacera les heures traditionnelles plus ou moins extensibles suivant la fluctuation saisonnière.

Cependant, l'histoire du Japon continue à se mesurer sur la base des règnes impériaux. Désormais chaque empereur fixera un seul règne et chaque année se situera officiellement par rapport à cette ère qui commence à l'avènement de chaque nouveau souverain. Meiji s'étendra de 1868 à 1912, Taishô de 1912 à 1926, Shôwa de 1926 à 1989 et Heisei depuis 1989. Ainsi, l'an 1872 par exemple correspondra à la 5ème année de Meiji; l'année 1997 est la 9ème année de Heisei. En même temps, la date mythique de l'avènement de l'empereur Jinmu est reconnue comme l'origine de l'Etat japonais, qui remontrait à 660 ans avant Jésus-Christ. Ce cadre institutionnel révèle déjà la complexité particulière d'une civilisation non-occidentale qui cherche à s'accorder avec l'ère chrétienne, système dominant du monde «moderne», tout en maintenant son «originalité» au sens propre du mot. Cette innovation touche l'Etat dans son ensemble, mais aussi chaque individu.¹

La présente étude a pour but d'examiner de près la réflexion et l'expérience menées par Kobayashi Hideo (1902-1983) sur la question du temps, si intimement ressenti et si difficile à définir. Cet écrivain, que je considère comme l'un des rares penseurs japonais authentiques (le sens du

1 Un colloque organisé en décembre 1996 à Tôkyô par l'Université Rikkyô en réunissant une trentaine de spécialistes représentant les Etats-Unis d'Amérique, la France, la Suisse et le Japon, a apporté quelques éclaircissements précieux sur ce problème fort complexe: Notions et expériences du temps au Japon moderne. Ma communication faite à ce colloque constitue la base du présent article.

mot «authentique» sera éclaire plus loin), a vécu en effet de façon très aiguë le problème fondamental concernant le temps dans la société japonaise mouvementée du XXème siècle. Pour être aussi précis que possible dans le cadre limité de cet article, j'analyserai en particulier son essai intitulé *Aki* (*Automne*, 1950): cet ouvrage de quelques pages, publié au milieu du siècle, montre de façon très claire non seulement les idées de l'auteur sur le problème, mais aussi la manière par laquelle l'écrivain a fait face aux différentes conceptions du temps, introduites de l'Occident. La lecture attentive de ce texte permettra de cerner la nature même de la problématique vécue par un Japonais sur le plan existentiel.

Kobayashi Hideo a exprimé à maintes occasions ses idées au sujet du temps et de l'histoire. En effet la question constitue le centre même de l'œuvre de cet écrivain. Son intérêt sur le problème s'affirme notamment vers la fin des années 1930, époque où le Japon s'engagea de façon décisive dans le processus de l'histoire mondiale, qui s'acheminait inexorablement vers un affrontement entre les deux blocs de puissances impérialistes. Il est clair que les exigences de l'époque provoquent la réaction des individus. Plusieurs de ses textes importants de l'époque sont consacrés effectivement au problème de l'histoire, en d'autres termes notre relation avec «le passé»: *Rekishi ni tsuite* (*De l'histoire*, 1939), *Rekishi to bungaku* (*Histoire et littérature*, 1941). *Mujô to iu koto* (*Ce qu'on appelle l'impermanence*, 1942-46) et ses propos à la célèbre table ronde, *Kindai no chôkokku* (*Dépasser la modernité*), organisée en 1942, entre autres.

L'idée de Kobayashi Hideo sur le temps est d'une clarté exemplaire. Nous lisons par exemple dans son *Rekishi ni tsuite* les phrases suivantes:²

“Mois et jours sont passants perpétuels, les ans qui se relaient, pareillement sont voyageurs”, disait Bashô. Ce n'est peut-être pas une métaphore. Si nous avons dû inventer ce temps qui nous est si familier au même titre que l'histoire, nous n'avons pas à nous étonner que les années qui se succèdent soient voyageuses. Le temps que nous avons inventé est un être vivant. Nous pouvons le tuer comme nous pouvons le faire vivre. Passé et futur ne sont que les noms que nous donnons à nos souvenirs et à nos espoirs; ces deux sentiments que nous éprouvons dans notre vie ouvrent des perspectives opposées, pour ainsi dire

2 Kobayashi Hideo zenshû / Œuvres de K.H., Shinchô-sha, Tôkyô, 1967, tome V, p.17. La traduction intégrale de *Rekishi ni tsuite* (*De l'histoire*) se trouve dans mon livre, *La pensée de Kobayashi Hideo — un intellectuel japonais au tournant de l'Histoire*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1995, p.56-66.

symétriques, et notre vie elle-même, qui a inventé le temps, est leur point d'appui. Nous ne sommes même pas sûrs de pouvoir appeler ce point «instant». Nous la considérons par conséquent comme «éternel présent».

Kobayashi Hideo distingue ainsi le temps réellement vécu par les humains et le temps de la Nature, mécaniquement mesurable à l'extérieur de la conscience humaine. Cette distinction elle-même n'a rien d'original; dans un sens, c'est un problème universel et éternel. Ce qui nous frappe pour le cas de Kobayashi, c'est sa persévérance de maintenir cette idée d'une simplicité radicale. Face à l'irréversibilité implacable du temps «objectif» qui ne cesse de s'allonger du passé vers le futur, Kobayashi souligne avec ténacité l'importance du temps intérieur. «Il est fort difficile de retrouver des souvenirs intacts», disait-il, «mais il me semble que c'est le seul moyen d'une véritable efficacité pour échapper à la pensée étiolée qu'implique une conception du temps s'étendant du passé vers le futur comme une guimauve (c'est, me semble-t-il, la plus grande illusion de l'époque actuelle)» (*Mujô to iu koto/Ce qu'on appelle l'impermanence*).³

D'une façon générale, Kobayashi résiste farouchement à l'aliénation de la liberté fondamentale des hommes que les sciences modernes risquent de nous imposer; il s'intéresse toujours à des valeurs humaines malgré le développement spéctaculaire des sciences et des techniques qui bouleverse le monde moderne. Dans les domaines des sciences sociales et humaines en particulier, Kobayashi essaie de maintenir la primauté de l'homme. Il s'intéresse par exemple plus à la personnalité de Marx qu'au marxisme en tant que théorie, plus à Freud lui-même qu'au freudisme, plus aux artisans qu'aux technocrates. La même attitude se constate donc à propos du temps. Il s'agit ici de ne pas céder à la contrainte du temps de la Nature, ni à la convention toute arbitraire du temps universel. Il met en valeur ce temps «vivant» que les humains ont inventé. Quant au temps de la Nature qui existe certes, il n'est même pas nécessaire d'en parler; car, selon Kobayashi, ce n'est pas ce temps-là qui nous concerne.

Il affirmera vers la fin de sa vie que «mener une vie en tant qu'homme signifie répéter sans cesse cette expérience qui consiste à penser

3 *Mujô to iu koto (Ce qu'on appelle l'impermanence, 1942)* dans *Kobayashi Hideo zenshû / Œuvres de K.H.*, tome VIII, P.19. Voir également *La pensée de Kobayashi Hideo – un intellectuel japonais au tournant de l'Histoire*, p.151.

au futur et à faire un retour vers le passé".⁴ Etant donné que l'écrivain ne cessait d'examiner la signification de la vie véritablement humaine, il est normal que la question du temps constitue un élément majeur de sa réflexion.

Aki (Automne) fut rédigé en novembre 1949. L'auteur venait de publier en volume sa conférence, *Watashi no jinsei-kan (Ma manière de voir la vie)*, dans laquelle il avait exposé sa vision de la vie essentiellement fondée sur l'expérience du beau: grâce à l'émotion que provoque la beauté, chaque individu peut dépasser les limites de l'espace et du temps, et participe à une œuvre universelle des humains.⁵

Ecrit peu de temps après cette œuvre majeure, *Aki* expose de façon exemplaire le mouvement de l'esprit de l'auteur concernant la question précise du temps. Nous y voyons clairement la démarche du «penser» chez Kobayashi, qui s'appuie à la fois sur la perception et sur la faculté cognitive.

Par une belle matinée d'automne, je me trouvais à Nigatsu-dô laissant mon esprit dans ses vagues rêveries. Les bras croisés sur la balustrade et, à la manière d'un chat, le menton posé sur mes bras, je contemplais, les yeux mi-clos, toutes sortes de choses: les grandes tuiles qui brillaient aux extrémités du faîte de la pagode consacrée au Grand-bouddha, le feuillage encore plus lumineux des ginkgo, de multiples tuiles des maisons sous les effets de lumière et d'ombre, des couleurs du flanc du mont Ikoma... Cela fait déjà vingt ans, me disais-je. Que nous oublions bien le passé, juste comme il convient! Nous pensons que bien des choses se sont passées. Cela veut dire que nous avons oublié des choses tout à fait comme il fallait. Je ressemble décidément à un chat qui s'expose au soleil.⁶

Ce paragraphe apparemment très simple contient déjà une foule de renseignements sur la pensée de l'auteur. Commencer un essai par l'indication de la saison peut être considéré comme un procédé tout à fait banal. Mais cette banalité même a une signification sous la plume de Kobayashi, car il

4 *Motoori Norinaga hoki* (*Supplément à Motoori Norinaga*), Ed. Shinchô-sha, Tôkyô, 1982, p.62.

5 L'œuvre traduite dans *La pensée de Kobayashi Hideo - un intellectuel japonais au tournant de l'Histoire*, p.206-274.

6 *Kobayashi Hideo zenshû* (*Œuvres de K.H.*), tome VIII, p.190.

excelle à retrouver un sens caché ou oublié dans des lieux communs que des gens utilisent souvent de façon mécanique sans penser à leur variable signification. Le sens de la saison n'est-il pas justement quelque chose d'extrêmement précieux que les hommes modernes ont presque perdu, au moins dans les pays industrialisés?⁷ Et cette perte n'a-t-elle pas une relation étroite avec la notion «moderne» du temps? Le fait que Kobayashi souligne l'atmosphère automnale qui imprégne son univers révèle la qualité de son expérience du temps. Il se trouve trempé dans le cycle des saisons qui rythme la vie sur le globe. Il respire avec la nature (il va sans dire qu'ici la nature ne désigne pas cette Nature qui existe indépendamment des hommes et dont l'humanité ne constitue qu'un élément passager, infiniment petit, quasi négligeable. Il s'agit ici de la nature pour ainsi dire «humanisée». J'entends la nature perçue et considérée dans ses relations avec les êtres vivants.)⁸

7 Un quart de siècle plus tard, un autre penseur japonais, Mori Arimasa, notera les lignes suivantes dans son journal intime, écrit en français:

“Le lundi de Pâques, 3 juin 1974.

La lumière toute blanche d'un après-midi engourdisant. est le symptôme entre deux temps mouvementés et j'aime cette langueur d'où surgira quelque chose de créateur. Les tiges de lierre pendant devant les yeux se balancent calmement au gré du vent.

Je me sens dans la profondeur d'un passé lointain et je regarde le paysage comme dans un lointain passé plein de nostalgie. Cette oscillation, ce chevauchement dans l'ordre du temps me fait apercevoir ou entrevoir ce qui est foncièrement sensible qui n'apparaît qu'à travers le temps. Une fois que le compte à rebours se déclenche, tout devient le passé par rapport au point crucial [...] Cette immense émotion qui recouvre toute la réalité, c'est elle qu'il faut s'approprier d'une manière ou d'une autre.

A travers le tulle, le nuage amorphe se diffuse dans le bleu du ciel.

Pourquoi, cette année, on ne voit aucune hirondelle? La pollution? Quelque chose est irrémédiablement perdu, ce quelque chose qui figurait dans le vol des hirondelles [...] La civilisation moderne a rendu inutile ce message des saisons qui changent et des lointaines pays inconnus. Au Japon, ces éperlans d'eau douce, autrement appelés poissons parfumés, spécialité de l'automne, on en mange en toute saison.” (Texte inédit)

Une lecture attentive de cette page révèlera plusieurs similitudes entre Kobayashi Hideo et Mori Arimasa.

8 Pour le sens d'«humaniser la nature», voir *La pensée de Kobayashi Hideo – un intellectuel japonais au tournant de l'Histoire*, p.58. Nous lisons en particulier: “La capacité d'humaniser la nature [...] est une puissance essentiellement ambiguë, née

Motoori Norinaga hoki (*Supplément à Motoori Norinaga*, 1982) montrera plus tard l'aboutissement de l'idée de Kobayashi sur les manifestations du temps dans la nature «humanisée». Il commente en effet avec sympathie et admiration l'idée de Motoori Norinaga concernant le véritable calendrier (*Shin-reki*), qui aurait existé, d'après le philologue du XVIII^e siècle, dans la vie des anciens Japonais avant l'introduction des civilisations étrangères. L'argument de Motoori s'appuie avant tout sur l'existence de certaines expressions japonaises qui désignent par exemple le calendrier (*koyomi*), ou les saisons, *haru* (printemps), *natsu* (été), *aki* (automne), *fuyu* (hiver): leur existence prouve que les Japonais d'autrefois «lisaien» à leur manière le temps et que leur temps était essentiellement lié au cycle des saisons et d'autres manifestations cycliques de la nature.⁹

Revenons au début de notre essai. Par une belle matinée d'automne, l'auteur se trouve donc à Nigatsu-dô (pavillon du deuxième mois) qui appartient au célèbre Tôdai-ji, ce monastère lourdement chargé de souvenirs religieux et politiques, symbole de la magnificence bouddhique du VIII^e siècle. Mais la réflexion de l'écrivain ne se dirige point vers l'évocation de ce haut lieu culturel. Il se trouve là comme un chat, tous les sens ouverts, avec une conscience non-déterminée, totalement libre et disponible. Le chat, évoqué à deux reprises en cinq lignes, symbolise-t-il une force primitive, domestiquée certes mais toujours indépendante? C'est à partir de cet état où les sens et l'intellect ne s'opposent point, où le primitif survivant jouit pleinement de la vie, que Kobayashi commence sa réflexion sur le temps.

L'essai se compose de deux séries de narration nettement distinctes, l'une au niveau de la perception directement liée au corps et aux sens, et l'autre au niveau de la conception. Le discours avance en faisant la navette entre ces deux pôles. Kobayashi «montre» littéralement la démarche de sa pensée, qui commence à partir des sensations, s'élève au niveau de la conscience, redescend vers les perceptions, et ainsi de suite. Il s'interdit de

pour ainsi dire du désir d'un être vivant qui cherche un autre être vivant. De toute évidence, c'est un effort insensé: d'emblée, la nature n'accepte pas d'être humanisée. Par conséquent, la nature humanisée, dans sa forme pure, n'est autre qu'un mythe. Autrement dit, elle forme un monde fondé sur nos mots".

9 *Motoori Norinaga hoki* (*Supplément à Motoori Norinaga*), Ed. Shinchô-sha, Tôkyô, 1982, p.34-52.

jongler avec des concepts préétablis pour traiter la question du temps, pour laquelle les arguments philosophiques, scientifiques ou littéraires ne manquent pas. Kobayashi, en tant qu'intellectuel moderne, ne les ignore pas. Mais il essaiera de les intégrer dans la démarche de son propre penser. C'est la raison pour laquelle je le considère comme un penseur «authentique».

Malgré le calme qui règne au début du texte, une atmosphère étrangement inquiétante et angoissante surgit au fil de la réflexion. Kobayashi Hideo emploie en effet bien des expressions telles que *kimi no warui kotoba* (des mots troublants), *kimyôna kokuhaku* (une étrange confession), *yarikirenai yokan* (un pressentiment insupportable), *norowareta tokken* (un privilège maudit), *imawashii kûsô* (une imagination détestable), *kikkaina genzon* (la présence incompréhensible et étrange) ou *kurushiku kanashii kanjô* (un sentiment pénible et triste). En effet, les efforts des humains qui cherchent à saisir l'essence du temps se présentent dans ce texte, nettement marqués de traits de tourment.

Deux pôles opposés dans la recherche du temps se trouvent évoqués dans les passages discursifs de l'essai. D'abord Kobayashi se souvient de sa lecture d'*A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Fidèle à son principe, il ne développe ses idées que sur une base solide. Il évoquera donc sa lecture bien imparfaite de cette œuvre gigantesque, car il n'en a même pas lu les deux premiers livres. Mais cette lecture se trouve pleinement chargée de souvenirs personnels de sa jeunesse et lui permet de développer sa réflexion sur le temps. Certes, le titre même de l'œuvre appelle bien des idées abstraites sur le sujet. Il n'accepte pas cependant de se laisser entraîner dans ce genre de raisonnements spéculatifs purement intellectuels. Au lieu de s'engager dans la poursuite des conceptes du temps, Kobayashi reste avec deux ou trois idées qui le touchent véritablement: Proust n'a-t-il pas commencé son œuvre à partir du parfum des fleurs qu'il avait senti? (Kobayashi souligne ainsi l'importance première de la sensation avant de former les idées, ce que lui-même tâche de réaliser à un moindre degré dans cet essai); l'œuvre de Proust n'est-elle pas une «confession» qu'il a entreprise «en dernière ressource»? (Kobayashi ramène encore une fois le problème au niveau existentiel de l'auteur en tant qu'homme.)

Kobayashi Hideo, formé principalement par la littérature et la philosophie occidentales, en particulier de la culture française, n'ignore pas

différentes théories concernant le temps. Le temps est-il «la forme du sens interne» ou «la quatrième dimension»? L'écrivain ne rejette pas ce genre de tentatives d'explication scientifique ou philosophique. Mais il constate qu'une idée rationnellement poursuivie jusqu'au bout devient quelque chose de totalement indifférent aux hommes, dont les humains ne se soucient pas. Et justement c'est à partir de cette constatation fâcheuse que surgit le vrai problème existentiel pour chaque être vivant.

Comment réagit alors Kobayashi Hideo dans cette situation? Il se lance dans l'action la plus élémentaire: marcher!

Je me suis rendu compte que je marchais depuis je ne sais quand, passant par derrière la pagode du Grand-bouddha, longeant l'étang situé devant le Shôsô-in. Cet étang n'a rien de spécialement appréciable; mais à la surface d'eau flottaient des couleurs d'une étrange subtilité, dont je ne saurais dire que c'était la couleur de l'automne. Je voulais m'échapper à tout prix de mon imagination détestable. Je marchais, comme si je participais à une compétition de course à pied, passant par la porte Tengai, dans un chemin de derrière désert, unique route jaunâtre. (op.cit., p.193)

Descendu de la hauteur, l'auteur marche. Il n'ira pas chercher un apaisement auprès des œuvres religieuses; il ne sera pas attiré par les trésors de la cour impériale non plus. Il remarquera juste une couleur de la nature. Une réflexion reviendra une fois de plus sur les dernières données scientifiques concernant le fait que «tout s'écoule» (*panta rhei*). Kobayashi reprend son argument face à la théorie scientifique telle que «le cône de lumière»; il la considère toujours comme une invention faite en dernière ressource pour établir un ordre dans un univers en désordre. «Acte tenté en dernière ressource» s'appliquerait d'ailleurs selon lui à toutes les grandes inventions proposées par les humains.

La fin de l'essai présente toujours la marche solitaire de l'auteur. Il quitte la ville chargée de souvenirs historiques et traverse des rizières. Ni les vestiges de l'Histoire, ni la scène paisible de la production agricole, ni la présence d'un bœuf noir, animal domestique familier aux Japonais depuis dix siècle, ne lui apportent la sérénité nécessaire; avec amertume et tristesse, l'auteur presse le pas, vers une destination inconnue.

Si la seule réponse que puisse apporter Kobayashi Hideo à cette interrogation sur le temps se résume à l'acte de marcher sans savoir où aller, elle risque de paraître bien maigre. Mais souvenons-nous que la force de la pensée chez Kobayashi réside justement dans cette simplicité volontaire-

ment maintenue. Il est sans aucun doute un homme du temps moderne. Mais un primitif habite son cœur: il n'oublie jamais la pulsion première des actes réellement valables pour un être humain. C'est cette force primitive qui dit "Halte!" à l'intellectualisme trop bavard de l'époque moderne.

L'idée du temps chez Kobayashi Hideo est d'une simplicité radicale, disais-je. Ses expériences du temps s'expriment bien entendu sous diverses formes, dans des tonalités différentes, tantôt en mode majeur, tantôt en mineur. *Aki* représente une de ces expressions tendues, mouvementées, je dirai même tragiques. Faut-il rappeler que l'essai a été écrit peu de temps après les grands massacres universels, dans lesquels le Japon s'était lancé comme un train devenu fou, suivant l'horaire du temps moderne?

